

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

DOUZE PIEDS SUR TERRE

EXTRAIT

du livre papier
que vous trouverez
en intégral
À PRIX LIBRE

Gérard Battaglia

"Venise, lever de la lune"
William Turner (1840) Domaine public



DOUZE PIEDS SUR TERRE

*Après plus de soixante années
d'échanges épistolaires chaleureux,
entre Nohant et Constance, Orly et
Beyrouth, Genève et Marseille, je
dédie ces alexandrins à Nicole afin
qu'ils perpétuent notre amitié
encore longtemps.*

À l'ombre du doute.

Un nuage d'ombres m'est tombé sur la tête
Si bien que je n'ai pas vu le temps m'oublier
Et me laisser sur place au gré d'un geôlier
Qui m'a fermé la voie de toutes mes conquêtes

J'en suis resté pantois mené à la baguette
Sans autre permission que d'être prisonnier
D'un cloaque verbeux de propos rancuniers
Pour avoir trop souvent voulu conter fleurette

À des Dames de cœur pour dévoiler leurs corps
En singeant les propos d'un Saint Jean bouche d'or
Et n'être pas croyant ni présent aux offices

Pour pouvoir profiter sans savoir échanger
Jouer les amoureux mais rester étranger
En offrant ma chambrée de promesses factices

Agnotologie ou pas ?

Lors d'une soirée de béatitude oblique
Dont le tracé m'a laissé pantelant du pire
Ma vie est devenue un jeu d'arithmétique
Sans commune mesure avec le droit d'écrire

Je ne vais plus au bois proposer mes lauriers
Où j'ai perdu la foi dans les pieds de ses lettres
À force de ranger mes nuits sans oreiller
Sur des mètres de vers avant de disparaître

C'est un signal d'alarme avec des sons d'outrage
Et la disharmonie d'une ligne de cris
Dont l'arc-en-ciel noirci par des salves d'orage
Avait l'air de jouer l'orque de Barbarie

Je n'ai pas entendu ma fièvre se ranger
Ni pendu mon haleine aux sarments du chapitre
J'ai juste vu venir le jour me déranger
Pour n'avoir pas appris à m'affubler de mitre

Et paraître moral tout en étant impie
Bien que je n'aie vécu que de faits insipides
Et du laisser-aller où je me suis tapi
Le temps que le passé me recouvre de rides

Ainsi soit-il.

Est-ce un crime d'aimer plus fort que la coutume
Qui voudrait qu'on soit sage au bord de son aimée
Je ne saurais le dire ignorant où nous fûmes
Le cœur en pâmoison et le corps enflammé

Et nous l'avons vécu sans nous en rendre compte
Tant les jours sur nos nuits ensoleillaient nos rêves
Sans prendre de répit et sans qu'on en ait honte
Malades d'un amour qui nous donnait la fièvre

Dont nous étions patients et docteurs à la fois
Mais elle m'a quitté j'ai la mémoire en deuil
Il ne me reste plus que de perdre la foi
Ou de croire vraiment qu'une autre enfin m'accueille

C'est la vie que je mène et qui me rend confus
De ne pas savoir dire avec les mots qu'il faut
Combien je voudrais être autrement que je fus
Que ce qu'on dit de moi puisse être inscrit en faux

Alors je revivrai ce moment de tendresse
Que bien des écrivains ont voulu nous offrir
Qu'on oublie trop souvent atteint par la vieillesse
Mais j'en suis revenu et veux m'en souvenir

Pour que l'aube demain m'accueille à bras ouverts
Et me donne à son cœur pour y plonger ma vie
Que tous les jours de l'an m'offrent des primevères
Afin que leur bonheur partage mes envies

Ce n'est pas un vœu pieux ni un chemin de croix
Juste un revirement une nouvelle aubade
C'est pour aimer encor que j'élève la voix
Et qu'enfin j'aie le corps qui rebatte chamade

Année anti.

J'erre dans des rues sans issue de secours
Où la vie m'a traîné sans savoir où me rendre
Après avoir quitté celle qui dit bonjour
D'un regard effronté que je n'ai su entendre

Il y a des nuits sans et des jours équivoques
Si bien qu'aux carrefours je tourne en rond-de-cuir
Entre deux feux croisés et le vent qui se moque
De mes pieds de travers à vouloir tout écrire

Mes vers de mirliton le font rire en cascade
Si bien que les passants ne lisent pas mes rimes
Et détournent leurs yeux en croisant mes tirades
Bien avant que le ciel sur mes mains les imprime

J'ai le soupçon que l'air ne chante plus de joie
Et s'en prenne bientôt même aux rues sans issue
Où ma plume endormie ne trouve plus sa voix
Dans le dédale en crue de mes dessous déçus

Atteint d'otite.

Je suis l'homme qui sait ce que les faux-semblants
Ont offert en pâture aux hommes sans limite
Qui courent pour s'offrir de troubles et brûlants
Ébats avec leur Dame au fond de leur guérite

Où pleuvent les émois qui leur battent les flancs
C'est un rite éternel qui les laisse sans suite
Recouverts d'un suaire où gémit leur élan
À n'être rien de plus qu'un passant qu'on évite

Quand ils parlent d'aimer en restant somnolent
Dans l'ombre ténébreuse où s'élèvent leurs rites
D'amour dont le passé a rendu pantelant
Leur défunts corps d'amants qu'ils ont mis en faillite

À force de vouloir poser leurs nerfs-coulants
Dans le corps attendri d'anciennes Aphrodite
Ce qui me laisse moi dans un état dolent
Qui n'ai su que courir après des carmélites

Aucune épingle en jeu.

Il y a des îles battues par les marées
Qui s'obstinent la nuit à résister aux vents
Et qui le jour venu ne pensent qu'à montrer
Leurs plaies martyrisées par les sables mouvants

Et si la mer arrive à leurs pieds effondrés
À briser la falaise où leurs phares éclairent
Des nuées de brisants venues leur murmurer
Que la fin de leur vie vient d'un coup de tonnerre

Je me dis qu'il est vain de vouloir espérer
Qu'il ne faut pas s'attendre à vivre mieux demain
À force de courir les courants égarés
Qui vont entre les flots nous prendre par la main

Et conduire nos pas dans le ciel déchiré
D'un ultime couchant entre enclume et marteau
Ténèbres et éclairs d'un présent éventré
Entre château de sable et bateau qui prend l'eau

Je viens de le comprendre en regardant l'orée
Des vagues se brisant contre mon port d'attache
Le temps n'est pas l'issue de ce monde emmuré
Juste le nœud coulant de notre ultime tâche

Sans savoir ni devoir notre temps mesuré
Rester les pieds sur terre en courant les étoiles
N'est qu'un projet d'enfant de journal illustré
Dans l'ombre du récif d'un destin en bocal

Où chacun tourne en rond sans jamais rencontrer
Celle avec qui s'aimer comme un livre d'images
Qu'on avait feuilleté bien avant la marée
Des nombreuses années qui font notre vieil âge

Je descends de la scène où j'étais demeuré
Tel un guetteur craintif à l'affût d'un soleil
Mais il n'est pas venu cela a trop duré
Il ne me reste plus qu'à vivre de sommeils

Battu en brèche.

L'aube avec ses joues bleues et ses rides jaunies
A voulu se lever quand j'ai ouvert les yeux
Mais l'humeur de la terre a rendu périlleux
Un retour des beaux jours à force de sanies

Où notre sang-dessous nous fait piètre figure
Pour voir la lune au loin partir en s'ébrouant
Comme un navire hurlant au bout de l'océan
Sa voilure enrayée par le mauvais augure

Sur un fond d'horizon où les étoiles dorment
Et ne lui offrent plus qu'un puits de débandade
Où les années s'enfuient en battant la chamade
Il y a des marées où les vagues énormes

Dans un bruit fracassant ont rompu les amarres
Je ne sais où j'irai le chemin s'éternise
Et le plein jour en fait est la matière grise
De ce long parchemin qui m'écrit des histoires

Jusqu'à l'aube du soir qui me ferme les yeux
Sans qu'un jour m'ait offert le temps de m'informer
Du pourquoi du comment je pourrais être aimé
Afin qu'un autre éveil me rende mieux heureux

Bornage.

J'ai tant perdu de temps et depuis si longtemps
Que je ne compte plus tout ce que j'ai perdu
Mes heures s'effrayant comme un tambour battant
Les hasards journaliers que l'on m'avait vendus
Avec des intérêts dont j'étais mécontent

Mes instincts de repos me vouaient aux calendes
Où j'écrivais des mots dont j'ai perdu le sens
Pour répondre aux travers de ceux-là qui prétendent
Que les amours de nuit sont un jeu de patience
Alors que je voulais leur offrir des guirlandes

J'ai peint ma chambre noire avec des arc-en-ciel
Où j'ai failli sombrer en voulant trop aimer
Les danses de Saint-Guy aux airs de ritournelle
Qu'une savante Dame offrait à consommer
Afin que soit remplie de biens son escarcelle

Finissons-en ici avec ces ingrédients
D'une pharmacopée sans prescription d'idylle
À cause de mon âge et des raisons du temps
Plus les ans à venir me paraissent fragiles
Et plus se noie ma vie dans un monde fuyant

[...]

Gérard Battaglia propose ici un recueil de poèmes en alexandrins. De ces douzes pieds il vous convie à le suivre dans les dédales de ses pensées rimées.

"Année anti.

J'erre dans des rues sans issue de secours
Où la vie m'a trainé sans savoir où me rendre
Après avoir quitté celle qui dit bonjour
D'un regard effronté que je n'ai su entendre

Il y a des nuits sans et des jours équivoques
Si bien qu'aux carrefours je tourne en rond-de-cuir
Entre deux feux croisés et le vent qui se moque
De mes pieds de travers à vouloir tout écrire

Mes vers de mirliton le font rire en cascade
Si bien que les passants ne lisent pas mes rimes
Et détournent leurs yeux en croisant mes tirades
Bien avant que le ciel sur mes mains les imprime

J'ai le soupçon que l'air ne chante plus de joie
Et s'en prenne bientôt même aux rues sans issues
Où ma plume endormie ne trouve plus sa voix
Dans le dédale en crue de mes dessous déçus"

